

Extract from *Souvenir du 50^{ième} Anniversaire de la Paroisse St. Jean-Baptiste, Brunswick, Maine, 1877-1927 / Souvenir of the 50th Anniversary of St. John the Baptist Parish...*

English translation below

SOUVENIRS INEDITS DU VIEUX TEMPS

Il y a soixante ans, nous disait un des pionniers de la paroisse, on n'avait pas comme aujourd'hui une grande église desservie par trois prêtres ni une belle école tenue par des religieuses. Un vieux temple protestant converti e chapelle, que les gens appelaient la « mitaine » fut le berceau de la paroisse. C'était petit, on y était parfois un peu serré, on n'avait que de pauvres lampes pour séclairer et deux petits poêles pour se chauffer, mais on s'estimait heureux car on était chez soi et on pouvait recevoir décemment les sacrements.

Avant qu'on eût acheté le temple protestant (il y a donc de cela plus de soixante ans) la messe se disait une fois par mois dans une maison privée. On se servit ensuite de la salle Varney près de la manufacture Cabot. Transformée plus tard en magasin de la compagnie, cette salle est aujourd'hui un hangar où on remise les voitures et les camions du « moulin ».

A cette époque, on se confessait où on pouvait. Les baptêmes et les mariages se faisaient dans les maisons. Mme. Louis Normand fut mariée, nous dit-elle, dans la chambre à coucher de son père. Cette maison existe encore. Elle a été transportée sur la rue Mill près du « pont de broches » qui relie Brunswick à Topsham. Joseph A. Benoit, le plus vieux Canadien vivant à Brunswick, fut marié dans la maison de Burke située sur l'emplacement actuel de l'hotel Eagle près de la « station ».

Au commencement de la colonie, les paroissiens allaient à tour de rôle chercher en voiture le prêtre de Bath; mais plus tard on lui acheta voiture et cheval qu'il remisait dans son écurie et dont il se servait pour ses courses à Brunswick. Il arrivait ordinairement le dimanche matin et disait une messe basse à laquelle il faisait toujours un petit sermon en français. Bien que d'origine irlandaise, les prêtres de Bath savaient tous le français. L'instruction était courte, parce que, d'ordinaire, le prêtre était obligé d'aller dire une seconde messe à une mission plus éloignée.

A l'approche de l'époque de la première communion, le curé de Bath venait, durant un mois, deux fois par semaine pour faire le catéchisme. Les enfants, à cette époque, travaillaient très jeunes à la manufacture, souvent même dès l'âge de sept ans. Le prêtre venait donc le soir, vers les 6 heures, à la sortie du travail, et sur le perron du presbytère où sure le gazon de la pelouse, il s'efforçait d'apprendre aux enfants l'abrégé du petit catéchisme. C'est tout ce qu'on exigeait á cette époque pour la première communion. Dans cette tâche ingrate, le prêtre avait parfois l'aide de quelques paroissiens dévoués. C'est ainsi que Joseph Coulombe a fait le catéchisme pendant neuf ans dans une petit chambre de la maison paternelle. « J'avais, nous dit-il, environ une dizaine de grands garçons. C'était parfois bien dur, car il y en avait au travers de « tough » ».

Il n'y avait pas de cloche à la « mitaine », mais les Canadiens étaient si bien groupés que l'arrivée du prêtre était vite connue. D'ailleurs, la messe se disait toujours au même moment, vers les huit heures.

De vêpres on n'en parlait pas. La première grand'messe fut chantée par le Rev. N. Charland, alors vicaire du P. Havey [Hervé] à Lewiston. Ce fut à l'occasion d'une petite mission qu'il était venu prêcher aux catholiques de Brunswick. Pour la clôture de la retraite, il voulut avoir une messe chantée. Il n'y avait alors ni orgue, ni harmonium, mais les bonnes volontés ne manquaient pas. On eut donc la messe chantée et pour un moment les paroissiens se crurent de retour au Canada. Plus tard, lorsque le P. Noiseux fut nommé curé, il y eut grand'messe tous les dimanches à dix heures et les vêpres à trois heures, par raison d'économie. La nièce du curé tenait l'harmonieum [sic]. A son départ pour Littleton [N-H] elle fut remplacée par Mlle. Trudeau.

On n'était pas riche à cette époque, et pour ne pas faire de dépenses d'éclairage, les offices du soir se faisaient dans l'après midi. La première fois qu'on se servit des lampes fut à l'occasion d'une visite du tristement célèbre Cheniquy. Ce prêtre renégat était venu parler contre la religion catholique. Mal accueilli une première fois par les Canadiens, il annonça qu'il parlerait la semaine suivante dans une salle sur la rue Water. En apprenant la chose, le Rév. Murphy fit savoir à sa congrégation qu'il y aurait ce même jour et à l'heure de la conférence annoncée, prière et sermon à la chapelle. Les Canadiens se rendirent à l'appel de leur prêtre, et ce soir-là [sic], on fut obligé d'allumer les lampes.

La première confirmation, à Brunswick, eut lieu en 1871, et fut donnée par Mgr. David Bacon, évêque de Portland, à une vingtaine de personnes dont quelques enfants qui avaient fait le matin même leur première communion. Quatre ans plus tard, dans le même temple protestant, Mgr. J. Healy conféra le sacrement de confirmation à 110 personnes.

Il n'y avait pas à cette époque de bedeau attitré. Un Irlandais, nommé Howard, recevait chez lui le curé de Bath, lors de ses visites à Brunswick, et prenait soin de la chapelle. Lorsque le P. Noiseux fut nommé curé de Brunswick, il ammena [sic] avec lui son bedeau de Northfield, Mr. Smith, autrement dit Desforges. Ce dernier repartit avec son curé et fut remplacé successivement par MM. Plante et Lachance.

Lorsqu'on eut transformé le temple protestant en église catholique, les mariages y furent célèbres par les curés de Bath, mais ils se faisaient ordinairement dans l'après midi. Joseph Coulombe fut le premier à se marier à la messe. L'enfant de chœur d'alors était Herbert Robertson, le janitor actuel de l'hôtel de ville. Voici ceux qui se marièrent dans la « mitaine », avant l'établissement de la paroisse : Maurice Laroche, Damase Boucher, Joseph Bousquet, Etienne Lamarque, Telesphore St. Onge, Joseph Coulombe, Arthur Lamarre, Edmond Lebourdais, Henri Demers, Onésime Labbé, Jean Baptiste Tétreault, et Cyrille Ledoux.

Au commencement de la colonie, il n'y avait pas d'école paroissiale. Les petits enfants qui voulaient s'instruire étaient obligés d'aller aux écoles publiques. Vers 1864, Mme. Ignace Thibault fut engagée et payée par les maîtres de la manufacture Cabot pour enseigner le français aux enfants canadiens. Elle fut remplacée dans cette charge par un Mr. Dionne. Lorsque plus tard, en 1883, le temple protestant eut été transformé en école paroissiale, Mmes. Ducheneau, Longtin et Daignault y firent successivement la classe. On comptait alors une cinquantaine d'élèves de deux sexes. Avant l'arrivée des Dames de Sion, l'école alors transférée [sic] au soubassement de l'église, était tenu par Mr. Paquin et sa dame.

On vante aujourd'hui les habitudes paisibles des habitants de Brunswick. Autrefois, il existait une telle antipathie entre Américains protestants, Irlandais [sic] et Canadiens, que souvent, dans les rencontres sur la rue et même à la manufacture, on en venait aux insultes et aux coups. « On n'osait pas sortir le soir, nous disait un témoin, de peur de se trouver dans quelque bagarre. Fallait-il aller au bureau de poste pour avoir son courrier? On y allait toute une « gang » ensemble, afin de se protéger en cas d'attaque. Aussi, on se pensait pas à « courailler », pas plus les jeunes gens que les demoiselles. On restait tranquillement à la maison. »

Ceux qu'on redoutait le plus étaient des protestants fanatiques qui détestaient les catholiques et étaient toujours prêts à leur faire quelque mauvais coup. A Bath et à Lewiston, ils avaient brûlé et détruit à plusieurs reprises les salles qui servaient de chapelles aux catholiques. A Brunswick, ils n'en vinrent pas à ces excès de sauvagerie, mais on rapporte que, un soir, revenant à Topsham et passant devant une petite maison située sur le bord de la rivière et occupée par deux familles canadiennes, Labbé et Lévesque, quelques uns de ces fanatiques essayèrent de la démolir et d'en jeter les débris dans la rivière. Ils ne parvinrent pas cependant à compléter leur projet criminel; mais une femme, qui se trouvait alors seule et malade dans la maison, fut tellement effrayée qu'elle mourut quelques jours plus tard des suites de cette peur.

Aujourd'hui les Franco-Américains forment la moitié de la population de la ville et sont de force à se faire respecter. D'autre part, les protestants ont perdu de leur bigoterie d'autrefois. S'ils n'aiment pas encore les catholiques, du moins ils reconnaissent volontiers qu'il y a bon en eux et que, jugeant des progrès qu'ils ont faits dans le passé, il faudra nécessairement compter avec eux pour l'avenir.

[fin]

Translation with Notes by James Myall, March 13th, 2016

UNEDITED MEMORIES OF THE OLD DAYS

Sixty years ago, we are told by one of the pioneers of the parish, we didn't have, as we do today, a large church served by three priests nor beautiful school run by nuns. An old Protestant church¹ converted into a chapel, which people called the "mitten" was the cradle of the parish. It was small, we were sometimes a little tight in there, we only had poor lamps to light it and two small stoves for heat, but we felt happy because we were in our own place² and we could decently receive the sacraments.

Before they had bought the Protestant church (so more than sixty years ago) Mass was said once a month in a private home. It was then served in the Varney room near the Cabot factory. Later

¹ The French word "temple" is used here. The standard word for a church, "église", is reserved for the Catholic house of worship.

² The French term "on était chez soi" used here, could also be translated as "we were home"

transformed into the company store, today, this room is a shed where the delivery cars and trucks for the "mill"³ are stored.

At that time, you made confession when you could. Baptisms and weddings were held in homes. Mrs. Louis Normand was married, she says, in the bedroom of his father. This house still exists. She was transported to Mill Street near the "pin bridge"⁴ that connects Brunswick to Topsham. Joseph A. Benoit, the oldest Canadian living in Brunswick, was married in the house of the Burke family, located on the present site of the Eagle Hotel near the "station."⁵

In the beginning of the colony, the parishioners took it in turns to collect the Bath priest in a carriage; but later he bought himself a carriage and a horse, which he kept in his stable and which he used to do his business in Brunswick. He usually arrived on Sunday morning and said a low mass in which he always said a little sermon in French. Although of Irish origin, the Bath priests all knew French. The lecture was short, because normally the priest was obliged to go say a second Mass to a more distant mission.

Closer to the time of first communion, the Bath priest would come, over the course of a month, twice a week to teach catechism. The children at that time, worked from a very young age at the factory, often as young as seven. The priest therefore came in the evening, around 6 o'clock, after work, and on the steps of the rectory where on the grass of the lawn, he tried to teach an abbreviated catechism to the children. This is all that was required at this time for first communion. In this thankless task, the priest sometimes had the help of some devoted parishioners. In this way, Joseph Coulombe taught the catechism for nine years in a small room of his father's house. "I had," he says, "about a dozen big boys. Sometimes it was very hard because some of them were 'tough guys'."⁶

There was no bell on the "mitten" but Canadians were so well organized that the arrival of the priest was quickly known. Moreover, the Mass was always said at the same time, about eight o'clock. We didn't say Vespers. The first Mass was celebrated by Rev. N. Charland, then a vicar to Fr. Havey [Hévey] in Lewiston. This was on the occasion of a small mission that had come to preach to the Brunswick Catholics. For the closure of the sanctum, he wanted to have a sung mass. There was neither an organ nor a harmonium, but there was no shortage of goodwill. So we had a sung mass and for a moment the parishioners believed they were back in Canada. Later, when Father Noiseux was appointed parish priest, there was Mass every Sunday at ten o'clock and vespers at three o'clock for reasons of economy.⁷

³ This is the only use of the word "moulin" – literally a (wind- or water-) mill in the text. Even though this is a common term among New England Francophones, the text generally uses the standard French "manufacture" for factory.

⁴ More commonly known as the "Swinging Bridge", this pedestrian suspension bridge was constructed in 1891 to allow Cabot mill workers living in Topsham access to the Mill itself, and St. John's church and school in Brunswick. Even though the text suggests otherwise, the wedding described must have taken place before the bridge was built.

⁵ Although "station" is used in standard French (e.g. "station de Métro", "station d'autobus"), the author has placed it in quotation marks, implying it's an English word. The usual French term for a railroad station is "gare".

⁶ The English word "tough" is used in the French text.

⁷ Vespers is usually said at sunset. By holding the service in late afternoon instead, they saved the need for lanterns.

The priest's niece played the harmonium. On his departure for Littleton [NH], she was replaced by Miss. Trudeau.

We were not rich at the time, and to avoid lighting expenses, evening services were held in the afternoon. The first time we made use of the lamps was on the occasion of a visit of the infamous Cheniquy.⁸ This renegade priest had come to speak against the Catholic religion. Poorly received first by the Canadians, he announced that he would give a talk the following week in a room on Water Street. Upon learning of this, Rev. Murphy made it known to his congregation that there would be, at the same day and time of the lecture, prayers and a sermon in the chapel. The Canadians answered the call of their priest, and that evening, it was necessary to light the lamps.

The first confirmation in Brunswick, took place in 1871, and was given by Mgr. David Bacon, Bishop of Portland, to about twenty people, including some children who had their first communion the same morning. Four years later, in the same Protestant church, Mgr. J. Healy conferred the sacrament of confirmation to 110 people.

At this time, there was no assistant to the priest.⁹ An Irishman named Howard, housed the Bath priest during his visits to Brunswick, and took care of the chapel. When Fr. Noiseux was appointed priest at Brunswick, he brought with him his assistant from Northfield [NH], Mr. Smith, otherwise known as Desforges.¹⁰ The latter left with his priest and was replaced in turn by Messrs. Plant and Lachance.

Once they had transformed the Protestant church into a Catholic church¹¹ [in 1866] weddings were celebrated there by the Bath priests, but they were usually in the afternoon.¹² Joseph Coulombe was the first to be married with a mass. The altar boy then was Herbert Robertson, the current janitor at the Town Hall. Here are the names of those who were married in the "mitten" before the establishment of the parish: Maurice Laroche, Damase Boucher, Joseph Bousquet, Etienne Lamarque, Telesphore St. Onge, Joseph Coulombe, Arthur Lamarre, Edmond Lebourdais, Henri Demers, Onésime Labbé, Jean Baptiste Tétreault and Cyril Ledoux.

In the beginning of the colony, there was no parochial school. Young children who wanted to learn were forced to go to public schools. About 1864, Ms. Ignace Thibault was commissioned and paid by the

⁸ Charles Chiniquy (1809-1899) was born in Kamouraska, QC, but stationed for some time in Illinois, there he fell out with the Bishop of Chicago, partly over accusations that the Irish bishop wasn't serving the French-Canadian parishioners well. After threat of excommunication, he left the Catholic Church, and began a career of preaching to French-Canadian congregations on the what he saw as the vices of the church. He was also a favorite of protestants seeking to discredit Catholics.

⁹ The French, "bedeau", is the equivalent to a vergier in the Anglican church – a lay assistant to the parish priest, similar to a sacristan or sextant, responsible for ringing the bells and caring for the building. The term exists in the Catholic church but has fallen into disuse.

¹⁰ Smith is a literal translation of "Desforges." This Anglicization of names was common among Franco-Americans, especially in predominantly Anglo towns.

¹¹ See note 1 – the text reads "transformé le temple protestant en église catholique"

¹² Before the reforms of the Second Vatican Council (1964), Catholics were required to fast from Midnight until taking communion, a key part of the marriage service. As a result, weddings were commonly held in the morning.

owners¹³ of the Cabot factory to teach French to the Canadian children. She was replaced in this position by Mr. Dionne. Later, in 1883, when the Protestant church had been turned into parochial school, Mrs. Ducheneau, Longtin and Daignault, in turn, held their classes there. We then had about fifty students of both sexes. Before the arrival of the Sisters of Sion, the school, then moved to the basement of the church, was run by Mr. Paquin and his wife.

Today we praise the peaceful habits of Brunswick residents. Once upon a time, there was such antipathy between Protestant Americans, the Irish and Canadians, that often, during encounters on the street and even in the factory, things came to insults and to blows. "We did not dare go out at night, a witness told us, for fear of finding ourselves in a fight. If you wanted to go to the post office to get your mail? We would all get together as a "gang" to protect ourselves in case we were attacked. What's more, it was unthinkable to go out on the town,¹⁴ for young men and for young ladies alike. We would just stay quietly at home. "

Those we dreaded the most were the fanatical Protestants who hated Catholics and were always willing to do their foul play. In Bath and Lewiston, they burned and destroyed the rooms that served as Catholic chapels several times.¹⁵ In Brunswick, things didn't come to these excesses of savagery, but it is reported that one evening, returning to Topsham and passing by a small house on the edge of the river, occupied by two Canadian families, Labbé and Lévesque, some of these fanatics tried to demolish it and to throw the debris into the river. They did not get to bring their criminal project to completion; but a woman, who was then alone and sick in the house, was so frightened that she died a few days later as a result of this fear.

Today the Franco-Americans make up half the population of the town and have come to be respected. For their part, the Protestants have lost their former bigotry. If they still do not like Catholics, at least they readily acknowledge that there is good in them and that, considering the progress they have made in the past, they will have to deal with them in the future.

[end]

¹³ The French text reads "maîtres," a term used to signify an owner or master, including a slave-owner. It's perhaps an interesting turn of phrase in this context. "Chef" or "supérieur" would indicate a boss.

¹⁴ The French is "courailler" – an informal term for going out – often with amorous intentions.

¹⁵ Most notably in 1854, when the Old South Church in Bath was burned by Know Nothings. Around the same time, a former Baptist chapel known as St. John's Chapel, was also razed.